

FEUILLETON DE L'ABEILLE

LE DYNAMITEUR

PROLOGUE

AU DIVAN-FUMOIR BOHEMIEN

Dans la cité des fortunées rencontres, le Bagdad de l'Occident, et, pour être plus explicite, sur le large trottoir nord de Leicester Square, deux jeunes gens de vingt-cinq à vingt-six ans se retrouvent après de longues années de séparation.

Paul Somers et en personne, répondit l'autre, ou du moins ce qui reste de lui après une sévère expérience de la pauvreté et du barreau.

Tout ce qui brille n'est pas or, répondit Challoner. Mais le lieu n'est guère favorable aux confidences.

Et, prenant le bras de son compagnon, il le conduisit jusqu'à un paisible établissement de Ruppert Street, Boho. L'entrée avait pour ornement une gigantesque Highlander en bois et, en travers de la vitre, on lisait en lettres d'or cette légende:

"Divan-fumoir bohémien" "T. Godall"

La boutique était petite mais comode, et ornée avec goût; le patron était grave, souriant et poli. Les deux jeunes gens, un régala de premier choix aux lèvres, prirent place sur un sofa gris perle et eurent bientôt fait de se conter mutuellement leur histoire.

J'ai été reçu avocat, dit Somers, mais la Providence et les procureurs m'ont jusqu'ici refusé l'occasion de me produire.

Une société phoïque a pris toutes mes soirées; mes après-midi, je les ai généralement passés à ce divan; quant à mes matinales, j'ai eu soin de les abréger en ne me levant généralement qu'à midi.

A ce jeu-là, mon mince patrimoine fut vite dépensé. Depuis lors, un oncle maternel me sert la modeste pension de dix shillings par semaine.

Si donc vous me voyez réapparaitre aux lieux des bacs de gaz dans mon quartier favori, dites-vous sans hésiter que j'ai fait fortune.

Hum! je ne me serais pas dit cela aujourd'hui, fit Challoner; mais peut-être alliez-vous chez votre tailleur?

C'est une visite que j'ai l'intention de différer encore, répliqua Somers en souriant. Ma fortune s'élevait ce matin à cent livres sterling.

Tiens, c'est bizarre! s'écria Challoner. Ma fortune et la vôtre sont sur un pied d'égalité parfaite.

Vous? s'exclama Somers.

C'est pourtant la pure vérité. J'en suis à mes dernières cartouches, dit Challoner. A part les habits que j'ai sur le dos, ma garde-robe ne présente rien de décent.

Je prendrais volontiers un métier, je commencerais un commerce, si je savais lequel. Avec cent livres de capital, un homme peut pousser son chemin dans le monde.

Il se peut, répondit Somers; mais l'emploi de mon propre capital, voilà qui passe l'effort de mon imagination. Monsieur Godall, ajouta-t-il, se tournant vers le boutiquier, vous qui connaissez le monde, voyons: que peut faire un jeune homme d'éducation fort présenteable avec cent livres sterling?

Ça dépend, répondit le patron, tirant un moment son cigare de ses lèvres. Cent livres vous feront vivre à grand-peine pendant un an; vous aurez un peu plus de difficulté peut-être à les dépenser en une nuit; mais sans la moindre difficulté vous pourriez les perdre en cinq minutes à la Bourse.

Si vous êtes de la catégorie de ceux qui s'élèvent, un penny vous sera tout aussi utile; si vous êtes de la classe de ceux qui dégringolent, un penny ne vous sera pas plus inutile. Quand je fus moi-même lancé brusquement de par le monde, j'avais la bonne fortune de connaître un art: je savais distinguer un havane d'une feuille de chou.

Vous ne connaissez rien, vous, monsieur Somers?

Pas même le droit, dit Somers et avec conviction.

La réponse est digne d'un sage, approuva M. Godall. Et vous, monsieur? continua-t-il, s'adressant à Challoner.

Moi, répondit Challoner, je joue au whist.

—Combien y a-t-il à Londres de gens ayant leurs trente-deux dents? répliqua le patron. Croyez-moi, jeune homme, il y en a davantage qui jouent bien au whist. Le whist, monsieur, est banal comme le pavé de la rue; on joue au whist comme on respire.

—Diable! dit Challoner, je crains bien qu'il ne me reste qu'à devenir ouvrier?

—Qu'il ne vous reste plus qu'à devenir ouvrier? répéta sentencieusement M. Godall. Supposez un capitaine cassé aux gages; dirait-il: Il ne me reste qu'à devenir juge? L'ignorance de la classe moyenne me confond, en dehors d'elle-même, elle croit que le reste du monde est imbecile et que le niveau de dégradation universelle a passé sur les têtes.

Mais, chaque ordre social a ses aptitudes et ses connaissances particulières. Ses vices de votre éducation vous rendent moins propre à exercer un état manuel qu'à gouverner un empire.

Entre vous et l'ouvrier, monsieur, il y a un abîme. L'art, monsieur, j'entends l'art véritable, voilà ce qui assure à l'artisan son titre et ses prérogatives.

—Il est pompeux et fleuri, murmura Challoner à l'oreille de son compagnon.

—Il est immense, dit Somers.

A ce moment, la porte du divan s'ouvrit pour donner passage à un jeune homme qui, d'un air timide, demanda du tabac. Il paraissait un peu moins âgé que les deux autres et était assez joli garçon. Lorsqu'il fut servi, qu'il eut allumé sa pipe et pris place sur le sofa, il demanda à Challoner si le nom de Desborough ne lui rappelait rien.

—Desborough, parbleu! s'écria Challoner; ce vieux ami! Et dites-moi, que faites-vous pour le moment?

—A dire vrai, répliqua Desborough, pour le moment... je ne fais rien.

—Ressources privées, fortune personnelle? —Non! non! non! répondit Desborough, l'air assez morne; j'attends... j'attends depuis longtemps qu'un bon vent me pousse.

—Tous trois dans le même bateau! s'écria Somers. Et avez-vous, comme nous, cent livres de capital? —Pas même, fit piteusement Desborough.

—Voilà un spectacle extrêmement pathétique, monsieur Godall, dit Somers. Trois désemparés!

—Caractère propre à ce siècle encombré, répondit le marchand.

—Monsieur, dit Somers, je nie que ce siècle soit encombré! J'admets une chose, une seule: que nous sommes tous trois désemparés en diable. Que suis-je, moi? J'ai une teinture de droit, de belles-lettres, de géographie, de mathématiques; j'ai même acquis une teinture d'astronomie judiciaire, et je suis là, aussi incapable de gagner ma vie qu'un enfant de quatre ans. J'ai un mépris considérable pour mon oncle maternel, mais, sans son concours, je l'avoue, mon être se résoudrait bientôt en ses éléments primitifs.

Je commence à m'apercevoir qu'il est nécessaire de savoir à fond quelque chose, ne fût-ce que la littérature. Et cependant, l'homme du monde possède une somme et une variété de connaissances extraordinaires; il est partout chez lui; il a vu la vie sous tous ses aspects, et il est impossible que cette expérience ne finisse pas par porter ses fruits. Or, je me regarde comme un homme du monde accompli.

Vous pouvez en dire autant, Challoner, et vous, monsieur Desborough. Eh bien! monsieur Godall, vous voyez devant vous trois hommes du monde, sans profession pour les tirer d'affaire, mais placés au centre stratégique de l'univers, au milieu de la foule la plus compacte et à portée d'entendre le cliquetis de pièces d'or le plus considérable du monde. En notre qualité d'hommes civilisés, qu'allons-nous faire? Vous avez un journal?

—Parfaitement, fit M. Godall avec solennité. Le premier journal de l'univers: "le Standard".

—Bon, reprit Somers. Je tiens à la main ce moment un téléphone répétant aux échos tous les besoins de l'humanité. Je l'ouvre et trouve le joint cherché, un "desideratum", un cri d'angoisse, une promesse de gratitude qui se traduit en espèces:

"Deux cents livres de récompense. La somme ci-dessus mentionnée est promise à toute personne qui fournira des renseignements précis et détaillés au sujet d'un homme aperçu hier aux environs de Green Park. Plus de six pieds de taille, carrure extraordinairement large, joues et menton rasés, moustache noire; porte un veston de sealskin."

Et maintenant, messieurs, si notre fortune n'est pas faite, du moins les bases en sont jetées.

—Mon pauvre ami, dit Challoner, allez-vous nous proposer peut-être de devenir détectives?

—Si je le propose? s'écria Somers; non, monsieur! C'est la raison, c'est le destin, c'est la voix même de l'univers qui le commandent, qui l'imposent, alors que d'ailleurs nos talents nous le permettent. Nos manières, notre habitude du monde, les ressources de notre conversation, no-

Radeau de Sauvetage des Boy Scouts a Audubon



On se dirait en pleine mer, mais ceci est une photographie du radeau de sauvetage dans le lac au Parc Audubon. Le radeau est le radeau des boy scouts de la Nouvelle-Orléans au parc. Les sports aquatiques deviennent de plus en plus favorés, et chaque dimanche, pendant les jours d'été, on peut voir des centaines de jeunes gens se régaler d'un bain, plongeant comme des vrais poissons.

tre savoir immense, mais sans unité, tout concourt à faire de nous le type du parfait détective. C'est, en un mot, la seule profession sortable pour un gentleman.

—L'affirmation me paraît hasardeuse, répliqua Challoner; j'avoue que, jusqu'ici, de tous les métiers, c'est toujours celui-là que j'ai placé au bas de l'échelle.

—Comment! déclama Somers; exposer sa vie pour ses semblables? défendre la société, écraser le mal occulte et puissant! J'en appelle à M. Godall. Lui qui regarde la vie en philosophe fera bon marché, j'en suis sûr, de vos scrupules de philistin. Il vous dira que le policier, appelé journallement à affronter des dangers terribles, médiocrement armé, luttant pour une noble cause, est un héros admirable. Affaire décidée. Nous donnerons la chasse au scélérat en sealskin.

—Admettons l'hypothèse d'un instant, répliqua Challoner; avez-vous un plan arrêté, des indices? Savez-vous même par où commencer?

—Challoner! fit Somers d'un ton de reproche, seriez-vous par hasard un adepte de la théorie du libre arbitre? Le Hasard gouverne à son gré la cohue terrestre; j'ai foi dans le hasard et dans le hasard seul. C'est lui qui nous a réunis ici tous trois; quand nous nous séparons, c'est lui qui encore qui jettera nos nos yeux inattentifs les fils conducteurs de ce mystère. Ici, commence le rôle de l'homme du monde, c'est-à-dire du détective pur sang. Ce fil magique, dont le vulgaire ne comprend pas l'importance, il s'en empare, il en fait sa chose, il le suit avec passion, avec amour, et soudain la plus futile circonstance vient lui révéler un monde.

—Parfait! dit Challoner, et je suis ravi que vous reconnaissez en vous les qualités du métier. Mais pour moi, cher ami, je me sens incapable de tenter l'aventure. Quant aux fils conducteurs, je crains bien n'en tenir d'autres que celui au bout duquel je vois déjà poindre un huisier.

—Erreur, erreur profonde! s'écria Somers. Je devine à présent le secret de vos absolutions dans la vie. Le monde est absolument privé d'aventures; dans la rue, elles vous suivent à la trace: toute espèce de gailards louches se donnent un mal infini pour attirer votre attention. Mais vous allez, morose et distraite, tournant toujours dans votre même cercle. Un conseil: la première aventure que je sa présentera, accueillez-la à bras ouverts; j'en ferai autant de mon côté. Quand le diable y serait, nous aurons toujours de quoi rire. Et, tour à tour, nous viendrons conter nos diverses fortunes à notre ami, le philosophe du Divan. Voyons, est-ce dit? Promettez-vous tous deux d'accueillir ce que le hasard va vous offrir et, l'œil subtil, l'esprit calme et sûr, d'analyser et de synthétiser une affaire quelle qu'elle soit? Une promesse loyale! Laissez-moi vous ouvrir l'accès à la noble profession de l'intrigue!

—Ce n'est pas fort dans mes cordes, dit Challoner; mais enfin, puisque vous y tenez, je réponds: Amen! Je puis promettre sans risques, dit Desborough. Rien ne m'arrivera. O gens de peu de foi! s'écria Somers. Du moins j'ai votre promesse, et Godall, il me semble, est au comble de la jubilation.

—Je me promets, je l'avoue, beaucoup de plaisir au récit de vos diverses aventures, dit le boutiquier, du ton calme et poli qui lui était habituel.

—Et maintenant, messieurs, conclut Somers, voici le moment de nous séparer. J'ai hâte, pour ma part, d'aller me placer sur le chemin de la fortune. Entendez-vous? Dans ce coin retiré, le bruit de Londres nous arrive comme le grondement lointain d'une bataille; quatre millions de destinées gravitent dans cet étroit espace, et moi... moi... l'épaisse armure de deux cents livres sterling payables au porteur, je me lance à corps perdu dans la mêlée!

—A suivre

Les mouches vertes reproduisent très rapidement; on a compté dix-neuf générations en seize semaines.

GRAND-PERE

Ce mariage stupéfia les gens: à vingt-trois ans, jolie, élégante, riche, Yvonne Urbère épousa M. Sylvain Prut qui avait soixante et un ans, des rhumatismes et vivait de bien maigres rentes. M. et Mme Urbère, dans leur souci d'éloigner les coups de dot, n'avaient ouvert leur maison qu'à quelques intimes de tout repos. Parmi ceux-ci figurait M. Sylvain Prut, causeur délicieux et porteur d'une assurante barbe de neige, taillée en éventail, une barbe de père Noël qui se serait attardé chez le coiffeur.

Il ne fit point sa cour à Yvonne. C'était un brave homme, sans arrière-pensée; mais il avait adoré les femmes en général, les jeunes filles en particulier et il ne savait leur parler sans une pointe de galanterie. Il n'en fallait pas tant pour tourner la tête d'une petite demoiselle romanesque et si jalouse qu'elle préféra choisir pour époux un vieillard dont elle serait à peu près sûre qu'il lui resterait fidèle.

Les jeunes hommes l'effrayaient. Elle le déclara tout net un beau soir à M. Prut et lui offrit sa main. L'autre en resta ébloui et proposa trois mois de réflexion au bout desquels Mlle Urbère confia à ses parents que son désir le plus cher serait de devenir Mme Sylvain Prut. Le tonnerre éclatait au sein de cette paisible famille n'eût pas produit plus d'émotion que cet aveu. Le père, la mère, les amies, les amis, tentèrent de dissuader Yvonne qui fut inébranlable. Elle aimait H. Sylvain Prut, constata que l'hiver de son âge avait pour lui plus de douceur que le printemps. Il accepta doucement la féerie qui se présentait. La cérémonie nuptiale eut beaucoup de succès, le père de la mariée paraissant beaucoup plus jeune que son genre. Mais le couple s'en soucia peu. Son bonheur fut complet. Un an plus tard naissait le jeune Francis. Quand celui-ci eut dix ans, son père comptait soixante-deux ans. On mit l'enfant au collège en qualité de demi-pensionnaire. C'était un petit garçon très doux très intelligent, effacé et sensible. Il avait vécu jusqu'alors sans camarades. La première récréation lui fut une torture. Pour l'aguerir, un grand lui envoyait en plein visage une petite balle recouverte de peau blanche et dure comme une pierre, et lui commanda l'ensuite de sourire. Francis sourit, l'épouvante au cœur, et se demanda si ce supplice continuerait. Il apprit ainsi que la vie serait charmante sans ce que les autres appellent les récréations. En revanche, les heures d'études lui étaient légères. Il aimait les livres, le papier, l'odeur de l'encre, tous les petits ustensiles du métier d'écolier. Enfin, il travaillait comme les autres s'amusaient férocement.

A la sortie du soir, M. Prut attendait son rejeton. Il l'interrogea tout de suite: —Ça n'a pas été trop pénible? Mais non, papa.

—Qu'as-tu donc à la joue? —Je suis tombé en jouant... Le lendemain, son voisin de classe lui demanda: —Dis donc, le vieux qui est venu te chercher hier? —Le vieux? —Oui, le vieux à barbe blanche, c'est ton grand-père, hein? L'autre, vaguement, honteux, se tut.

—Puisque c'est ton grand-père, poursuivit le voisin, pourquoi l'appelles-tu papa? J'ai entendu que tu l'appelais papa... Pourquoi, dis, Prut? —Parce que... —C'est une manière à vous? —Oui.

Pour la première fois, le petit réfléchissait à ceci: les papas de ses camarades avaient l'air de jeunes gens... Il était le seul, vraiment le seul à présenter cette originalité d'avoir un père si vieux, si vieux! Or, toute anomalie, toute originalité désigne le souffre-douleur aux coups de ses bourreaux. Il faut avoir un chapeau comme tout le monde, une serviette en cuir comme tout le monde, une cravate comme tout le monde, un père semblable aux autres pères. Autrement on a vite fait de,

craser le chapeau, d'abîmer la cartable, de lacérer la cravate et de blaguer le papa.

C'était cela surtout que Francis voulait éviter. Non par lâcheté, mais par pudeur et parce qu'il se sentait fort faible pour riposter. En tant que père on n'eût pas admis M. Prut. En tant qu'aïeul, on le trouvait vénérable, et par surcroît, fort chic.

Le voisin se contenta de déclarer: "Quelle gourde que ce Prut. Il appelle papa son grand-père." Le chœur approuva: "Tu parles d'une andouille! Qu'est-ce qu'il tient comme pochette!" Et l'on n'y pensa plus. D'ailleurs ce fut bientôt un domestique qui vint chercher Francis. Et le petit parut alors si contracté, si douloureux qu'on le laissa réver en paix pendant les récréations. On l'aimait peu. Comme souffre-douleur il manquait de fantaisie. Il avait une façon de vous regarder dans les yeux qui glaçait les plus intrépides.

Un jour il manqua. —Le professeur dit: —Le père de votre pauvre petit camarade Francis Prut vient de mourir.

Une semaine après, l'élève Prut prenait sa place, vêtu de noir et silencieux. On l'entoura de pitié. Son voisin lui glissa en manière de condoléances: "Tu sais, on ne te battra plus. D'ailleurs si l'on te touchait, je te défendrais, moi..." Francis songeait à ces derniers mois empoisonnés par ses tyrans... Il avait demandé à son père: "Si ton papa vivait encore, quel âge aurait-il?" Et M. Prut avait répondu: "Hélas! il était âgé lui aussi quand je suis né... Il aurait... mon Dieu, il aurait près de cent trente ans..." Et un peu plus tard ne l'avait-il pas supplié de faire couper sa barbe! "Je suis trop vieux, mon fiston! J'y suis habitué!" En voilà une idée! De quoi aurais-je l'air? D'ailleurs je n'ai pas assez de menton..." En pensant à tout cela, peut-être un soupçon avait pu effleurer le pauvre homme; Francis était ivre de tristesse et de remords... Il eut un instant l'envie de jeter la vérité à la face idiot du voisin... Justement il reprenait son interrogatoire.

—Il te reste ta maman, dis, Prut? —Oui...

—Et ton grand-père? Il va venir te chercher, ton grand-père? Le moment était venu... Le cœur de Francis se serra au point qu'il en eut mal... La vérité? Non! Il lui parut que ces étrangers n'en étaient pas dignes. Et par crainte de plaisanterie blasphématoire, il persévéra dans son mensonge.

—Non, il ne viendra pas me chercher... —Pourquoi? —Le petit hésita, poignardé. —Parce que... murmura-t-il, parce qu'il a trop de chagrin de la mort de papa!... Et il éclata en sanglots.—Henri Duvernois.

AU SPECTRE LEGENDAIRE

En 1537, à Edinburg, fut brûlée vive la baronne de Etrathmore, accusée d'avoir voulu par des maléfices magiques, attenter à la vie du roi Jacques V. Son fils, lord Glamis, âgé de quatorze ans et tenu pour complice de "sa sorcière", fut également condamné à mort et devait être exécuté à sa majorité. Fort heureusement pour lui, l'accusateur de la baronne de Strathmore, pris d'un remords tardif, révéla entre temps la fausseté de sa dénonciation et lord Glamis fut gracié et remis en possession de son patrimoine.

Depuis, le fantôme de la baronne de Strathmore apparaît fréquemment dans les lieux où se trouvent ses descendants. C'est du moins ce qu'affirment la voix populaire. Et l'on se demande à Londres si le spectre légendaire ne va pas se montrer dans les galeries de Saint-James, où réside actuellement la fille du comte de Strathmore, fiancée au duc de York.

Le marquis Curzon a déclaré qu'il était satisfait des négociations de Lausanne et que les Turcs finiraient par signer le traité de paix.

M'sieu Antoine

En vérité, je n'aurais pas reconnu mon ami Antoine du Crèteau, s'il ne s'était nommé, en me tapant sur l'épaule, au moment où je traversais les cohues de la gare du Nord. La guerre nous avait séparés depuis plus d'une année. Je l'avais quitté maigre, sec, rasé et correct jusqu'à paraître automatique. Je le retrouvais gras, onctueux, barbu et tout arrondi, d'une familiarité facile qui lui avait fait, sans façon, porter la main sur moi.

—Oui, répondit-il à mon étonnement, j'ai changé, hein! Je pèse 104, en peau, tout comme ces gros philistins qui me répugnaient tant autrefois. J'avais un peu la vanité de la ligne sobre et nette qu'on est convenu, quand un rien de hauteur l'aiguise, de trouver distinguée. Bah! la guerre bouleverse bien d'autres choses! Mais c'est tout une histoire, celle de ma graille! Une histoire comique, et touchante à la fois, qui a commencé à mon premier cantonnement et qui dure encore!

Au début des hostilités, je fus envoyé dans un petit bourg de l'ouest pour établir un camp de prisonniers. A cette époque, tu te le rappelles, nous prenions à la tartine des patrouilles affamées d'Allemands qui, si j'en crois leurs dernières attaques que je viens de parer, ne me semblent pas encore trop débilites par vingt mois de jeûne. N'importe! nous préparions le camp. Mes territoriaux logeaient dans les fermes. J'allais pour retenir une chambre à l'hôtel du Cheval Blanc—il y a toujours un hôtel du Cheval Blanc, ou de la Boule d'Or, sur la grand'place des bourgs français—mais l'hôtelier était mobilisé et sa femme, partie chez ses parents, avait fermé la boutique. Le sabottier, qui me voyait errer en peine, me dit de m'adresser chez les Tricoire qui tenaient charcuterie à côté du presbytère.

Je trouvais Mme Tricoire, dodue et luisante comme une moche de saindoux, mais l'embonpoint, en train d'emporter de la farine de moutarde et de la graine de lin, car elle vendait de quoi préparer les cataplasmes sinapises. Elle m'accueillit bien et appela Tricoire, lui commandant, sans plus de façon:

—Mets la douzaine de boudins au grill, monsieur déjeune avec nous. Des l'instant je fus installé et avec tant de cordialité et si peu d'embaras que j'en étais confus. On me montra ma chambre, nette, claire, toute blanche à la chaux, avec un grand lit adonné de crêtonne à fleurs. De ma fenêtre je plongeais dans le jardin du curé, un bon verger où il y avait des cillots d'inde en bordure, quatre rangs de vieux poiriers et des espaliers, au sud, derrière des cloches et des richies.

A table, j'eus la place d'honneur, à la droite de Mme Tricoire. Le mari, un gros jofflu, qui frisait la cinquantaine, se tenait en face, à côté d'Ernestine, la bonne, une gaillarde personne qui avait le corsage terriblement garni. Vite, je m'aperçus que je n'étais qu'une mazzette à côté de ces mangeurs. Ils expédièrent la douzaine de boudins, un quartier de salé et une platée de chou. Mme Tricoire, qui savait ce qu'on doit à un "monsieur", m'avait risolé une délicieuse escalope aux champignons.

Après le repas, je voulus parler de prix. C'était naturel! Mais ces bonnes gens se récrièrent: "Laissez donc!... On en recusera à la fin du mois!... etc." Ma foi, je n'insistai pas. Le lendemain j'eus mon café au lait, des grillés et mes bottes cirées comme par enchantement. J'appris bientôt que les charcutiers s'engorgaient de loger, comme ils disaient, "le commandant", alors que je n'étais qu'un chétif sous-lieutenant, à vrai dire chef du détachement.

Tu sais les avantages de la vie au grand air, que nous méprisons si sottement, au bénéfice de l'asphyxie urbaine? Au bout de quelques jours, j'avais gagné un appétit d'enfer, et j'avoue que la langue m'allait en procession quand je retrouvais, à onze heures, les odeurs friandes de la charcuterie. Mme Tricoire vit, je pense, que mon nez tremblait, car elle se posta désormais au comptoir, prompt à me proposer:

—Qu'est-ce qui vous tente, aujourd'hui, m'sieu Antoine? Car j'étais devenu "m'sieu Antoine", simplement et sans m'en apercevoir, à mesure que les gâteries et la bonhomie de mes hôtes dégelèrent mes principes de courtoisie un peu rigide. La charcutière me désignait tour à tour les jambons roses coulés dans la gelée, les pâtés quadrillés de lardons, la langue écarlate, les saucissons odorants et l'andouille repêlée, marbrée, que le père Tricoire faisait à merveille. J'avoue qu'elle fut longtemps ma gourmandise, avant que je connusse les pieds au vin blanc que Mme Tricoire me préparait à la suite.

L'excellente femme était aux anges de me voir manger. Les premiers temps, elle avait paru chagrine de mon pauvre appétit. Mais Tricoire ayant affirmé avec assurance: "Laissez faire ma cuisine! On l'engraissera, va, m'sieu Antoine!" elle avait pris confiance. De fait, j'engraissais énormément. Chaque dimanche, c'était une petite fête, avec jambonneau, porc frais, et quelques bonnes bouteilles. On me demandait toujours mon avis sur le menu. C'était: "M'sieu Antoine!" par-ci,

"M'sieu Antoine!" par-là. J'étais l'enfant de la maison.

Les Rois restent un bon souvenir. J'avais commandé un gâteau monumental, qui fut raclé jusqu'aux miettes. Et Mme Tricoire eut la fève! Naturellement je fus son roi! L'imagination de la scène, et ton vieux du Crèteau attablé sous des solives garnies d'andouilles et de jambons, servant à pleins bras la rougiassante et grasse charcutière, tandis que Tricoire, le sabottier, son épouse, Ernestine et le sacristain menaient le charivari, verre en main! Et toutes les femmes ont voulu embrasser le roi, mon bon! "A mon tour, m'sieu Antoine!" Je dispensais les joies du baïsser comme un dieu!

Eh bien! mon cher ami, je m'étais singulièrement attaché à ces bonnes gens, quand l'ordre de partir arriva. C'était au début de l'été dernier; j'allais, à mon tour, voir le front. Je l'annonçai au dîner, que nous prenions, par les beaux temps, dans le jardin, sous le noyer. Et voilà, tout soudain, Ernestine qui pâlit, Tricoire qui repousse son assiette de soupe au lard, et Mme Tricoire, renversée sur sa chaise, qui pleure comme une fontaine. La soirée fut navrante! Je revois encore les plats intacts abandonnés aux chats, dans le crépuscule, et le bon charcutier qui me poussait sa femme aux bras en soupirant: "Allons, embrassez-la! embrassez-la!"

Le lendemain, "m'sieu Antoine" est parti! Et j'amais, entendus, je n'ai pu faire accepter un centime à ces braves cœurs. Je les ai quittés chargés de baïsses et de larmes et de charcuteries—et engraisés de 60 livres!

Maintenant, mon vieux, ils me suivent. Pas de jour où je ne reçoive une carte, une lettre; pas de semaine où je n'aie mon colis: des andouilles, des jambons, etc. Je régale la table des officiers. Elle m'écrit respectueusement et tendrement aussi, comme à son gars. Il faut, presque à chaque heure, qu'ils sachent que j'existe encore, et je sens que, si quelque abus me faisait faire la pirouette, il y aurait grand deuil dans une petite charcuterie de campagne, là-bas, au fond d'un coin de France. Tiens! pour la Noël, ils m'ont envoyé un paquet "gros comme ça". Et il y avait des pieds au vin blanc, avec un mot de Tricoire, épinglé dessus: "Elle les a faits pour vous, m'sieu Antoine!"—Marc Elder.

QUIETUDE

Ce que je fais ici?—Je dors.—Je lis.—Je reve! Sans craindre qu'un chagrin ne vienne à mon âme, j'arbitre mon bonheur au pied d'un roc moussu. Et regarde passer le vol de l'heure brève.

Dans la lutte sans fin, je savoure une trêve; Et je voudrais, ami, n'avoir jamais rien su. Que ce calme horizon où le flot aperçu. Comme la vie—au loin, vient mourir sur la grève.

Toi qui cherches la mort et qui portes tes ailes, La blessure d'amour d'un sourire moqueur. Accepte donc la main des tendres solitudes; Viens vivre quelques jours sous les cèdres épais. Loin des sottes tourments et des vaines études. Pour y trouver l'oubli, pour y goûter la paix. —Louis Galard.

CHEZ LE COIFFEUR

Le coiffeur.—Vous chevez comment à s'éclaircir sur votre tête. Le client.—Oui, je le sais. Le coiffeur.—Avez-vous essayé notre lotion merveilleuse? Le client.—Non, monsieur, ce n'est pas cela.

FAIBLE, NERVEUSE, SANS COURAGE

Une Dame de la Louisiane dit qu'Elle n'a "Jamais Rien Trouvé de Meilleur que le Cardui pour une Personne Epuisée."

Morgan City, Lne.—"C'est difficile à moi de dire tout le bien que j'ai obtenu par l'usage du Cardui," dit Mme I. G. Bowman, du No. 1319 rue Front, de cette ville.

"J'étais tellement épuisée que je ne pouvais plus rien faire. "J'étais mince. "Je n'avais pas d'appétit. "Je ne pouvais pas me reposer et bien dormir. "J'étais si faible et si nerveuse que je ne prenais plaisir à rien. "Je souffrais beaucoup, mais la pire de mes tracas était ma faiblesse et de devenir si vite fatiguée et découragée. "Cette condition nerveuse était pire que mes souffrances. "Quelqu'un me parla de Cardui, et me décida à m'en servir. "Après m'être servi de quelques bouteilles j'ai repris mes forces. Je n'étais plus si nerveuse et commençais à manger et à dormir et à devenir forte, et bientôt rétablie. "Je n'ai jamais rien trouvé d'aussi bon pour une personne épuisée. "Si vous souffrez comme cette dame de la Louisiane, il est raisonnable de supposer que vous aussi trouverez le Cardui bien utile dans votre cas, comme des milliers d'autres femmes. Prenez Cardui, le tonique des femmes. Achetez une bouteille chez votre

CUNARD advertisement with logo and text: Les plus rapides et plus confortables paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG EN 8 JOURS. TOUS LES MARDIS MAUREBANA AGUISTANIA BEMENEGARIA CUNARD LINE 105 St. Charles St. New Orleans La.